

TÉLÉMAQUE

QUE DU BONHEUR !!



Le Journal des Terminales
Francs Bourgeois-Lasalle

2022

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial

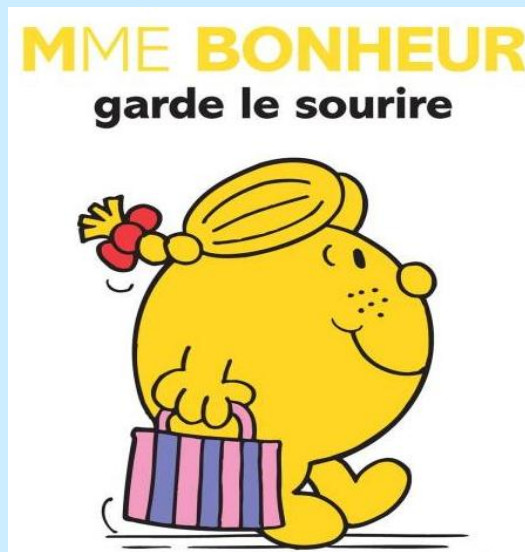
René DESCARTES	<i>Pour être heureux, il faut changer ses désirs</i>
Mame FALL	<i>L'harmonie singulière du bonheur ...</i>
Jina DEFRANCE	<i>Le bonheur pour de vrai ?</i>
Blaise PASCAL	<i>Nous ne tenons jamais au temps présent...</i>
Mickaël TROMP	<i>Peut-on définir le bonheur ?</i>
MARC-AURÈLE	<i>Un promontoire dans la tempête</i>
Matthieu PIERRAT	<i>Peut-on acheter le bonheur ?</i>
Jean-Jacques ROUSSEAU	<i>Malheur à celui qui n'a plus rien à désirer !</i>
Rafaële MAFFON	<i>Le bonheur humain est composé de tant de pièces...</i>
EPICTÈTE	<i>Détache-toi de tes représentations</i>
Marie SALMON	<i>Un homme heureux ?...</i>
Emmanuel KANT	<i>Un idéal de l'imagination</i>
Thomas MANSON	<i>Le lien entre le bonheur et la perfectibilité</i>
Albert CAMUS	<i>À la rencontre de l'amour et du désir</i>
Clara BEECHAM	<i>Les petites choses de la vie</i>
Chiara MESNAGE	<i>L'ataraxie</i>
Stanislas ROUILLARD	<i>Où est le bonheur ?</i>
Philippine CAILLET	<i>Le bonheur : une énigme pour la pensée</i>
Océane LLOSA	<i>Gravir la montagne</i>
François JULLIEN	<i>Un autre art d'être heureux</i>

Postface

Les carnets de Télémaque

Prolongements philosophiques et littéraires





« Nulle part l'homme ne peut goûter une retraite plus sereine et moins troublée que celle qu'il porte au-dedans de son âme, surtout quand on rencontre en soi ces ressources sur lesquelles il suffit de s'appuyer un instant, pour qu'aussitôt on se sente dans la parfaite quiétude. »

Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même* (vers 176).

Face aux multiples sollicitations qui nous proposent des bonheurs clés en main, prêts à consommer, des « recettes de bonheur »... ; face à tout ce « marché du bonheur » et ses réseaux très lucratifs (thérapies douces, spa, etc.), où le bonheur réduit au bien-être devient un bien de consommation galvaudé, le mot « magique » qui fait rêver ; face au diktat du bonheur (injonction d'être heureux, nouvel impératif catégorique de nos sociétés), n'est-il pas légitime de s'interroger sur ce que signifie le bonheur, de revenir au sens de ce terme, qui loin d'être univoque, nous confronte à toute une équivocité : entre transcendance et immanence, désir et besoin, absolu et relatif, objectif et subjectif, le bonheur implique de multiples distinctions qu'il

est nécessaire d'envisager afin de remettre cette notion en perspective, et de s'approcher au plus près de sa signification philosophique ?

C'est pourquoi les Terminales des Francs Bourgeois-Lasalle se sont demandé ce que signifiait au juste l'idée de bonheur. N'est-ce qu'un idéal de l'imagination comme le pensait Kant ? Dépend-il de notre volonté comme l'estimaient certains philosophes stoïciens ? Ou doit-on le considérer comme une réalité à construire par la raison ? L'enjeu éthique du bonheur met l'homme face à sa liberté, et donc sa responsabilité de sujet conscient.

Le bonheur, loin d'être un objet extérieur à nous qu'il suffirait d'atteindre pour être heureux, indique un état d'être intérieur que l'homme recherche, une « sagesse » ou une philosophie (qui associe un discernement – comme connaissance de soi – et une pratique – application en acte et en vérité de cette connaissance de soi à son existence).

De prime abord, on aurait tendance à croire qu'être heureux dépend des biens que nous possédons, ou encore des libertés que nous avons (libertés entendues comme indépendance, comme pouvoirs de faire ce qu'on veut). Bref, de prime abord, on pourrait penser qu'être heureux revient à réaliser tous ses désirs, et ainsi à atteindre le maximum de plaisir. Dans cette perspective le bonheur dépendrait d'une réalité extrinsèque, d'une part, et d'autre part d'une vision de l'homme comme un être egocentrique, rattaché à lui-même, au seul souci de son bien-être, au seul plaisir de l'*ego*. Mais ce bonheur qui consisterait à réaliser tous ses désirs, jusqu'à prendre ses désirs pour la réalité, au détriment des autres, est-il vraiment une définition acceptable du bonheur pour un philosophe ? N'est-ce pas un bonheur illusoire ?

S'il est vrai que nous désirons tous le bonheur, il n'est pas si certain que nous le considérons absolument comme fin suprême. Le devoir, la dignité sont parfois à nos yeux les valeurs supérieures au bonheur, que nous leur sacrifions alors. Le résistant qui risque sa vie parce que cela lui apparaît comme une obligation morale ou politique ne fait plus de son propre

bonheur une valeur absolue. Cela ne veut évidemment pas dire que nous ayons un devoir de souffrance et qu'il faille systématiquement voir dans le malheur une preuve de moralité ou de dignité. Il ne s'agit pas de sombrer dans une apologie du malheur ou dans un refus systématique des plaisirs de l'existence, mais d'interroger ce qui fait la vraie valeur d'une existence humaine qui ne se résume sans doute pas à la simple quête d'un bonheur égoïste.

Dans le *Gorgias*, Calliclès accuse la justice et les lois d'empêcher les hommes d'assouvir leurs passions sans limites et de jouir librement du pouvoir sur autrui. « Si l'on veut vivre comme il faut, dit Calliclès à Socrate, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. » (Platon, *Gorgias*, 491 e).

Alors morale et bonheur sont-ils compatibles ? Selon Kant, la loi morale qui doit guider nos actions, ne peut être inspirée par une recherche du bonheur.

« La morale n'est pas proprement la doctrine qui nous enseigne comment nous devons nous rendre heureux, mais comment nous devons nous rendre dignes du bonheur. C'est seulement lorsque la religion s'y ajoute que pointe l'espérance d'avoir un jour part au bonheur dans la mesure où nous avons été soucieux de n'en être pas indignes. On peut maintenant entendre aisément que ce qui nous rend ainsi dignes dépend de la conduite morale, parce que celle-ci constitue, dans le concept du Souverain Bien (conjugaison de la moralité et du bonheur pour Kant), la condition du reste, à savoir la participation au bonheur. » (Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*). Donc, il ne faut jamais que la morale soit traitée comme une doctrine du bonheur, c'est-à-dire comme un enseignement concernant la manière d'avoir part au bonheur, car sa seule affaire est la condition rationnelle de ce dernier, non le moyen de l'acquérir. En droit, le fait de se comporter avec moralité devrait nous conduire au bonheur que nous méritons. En fait, on constate souvent

que le fait d'agir avec moralité n'est pas incompatible avec le malheur, comme c'est le cas dans le sacrifice ou dans l'héroïsme.

Jusqu'où peut-on parler d'un devoir d'être heureux ? Il existe des conceptions du bonheur condamnables par leur caractère foncièrement égoïste, voire mesquin. Mais dans ses *Propos*, Alain montre cependant qu'il peut aussi y avoir une conception généreuse du bonheur : « C'est un devoir envers les autres d'être heureux. Il n'y a rien de plus profond dans l'amour que le serment d'être heureux. Quoi de plus difficile à surmonter que l'ennui, la tristesse ou le malheur de ceux que l'on aime ? Tout homme et toute femme devraient penser continuellement à ceci que le bonheur, j'entends celui que l'on conquiert pour soi, est l'offrande la plus belle et la plus généreuse. » Alain, *Propos sur le Bonheur*.



Melle Raviolo



Merci à tous les élèves d'avoir participé à ce numéro de Télémaque et d'avoir travaillé pendant les vacances de Noël 2021.

Pour être heureux, il faut changer ses désirs

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesse, et ainsi pour me rendre content.

Car notre volonté ne se portant naturellement à désirer (= la volonté désire) que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou de Mexique ; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains, étant malades, ou d'être libres, étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

Mais j'avoue qu'il est besoin d'un long exercice et d'une méditation souvent réitérée pour s'accoutumer à regarder de ce biais toutes les choses ; et je crois que c'est principalement en ceci que consistait le secret de ces philosophes, qui ont pu autrefois se soustraire à l'empire de la fortune, et, malgré les douleurs et la pauvreté, disputer de la félicité avec leurs dieux. Car, s'occupant sans cesse à considérer les bornes qui leur étaient prescrites par la nature, ils se persuadaient si parfaitement que rien n'était en leur pouvoir que leurs pensées, que cela seul était suffisant pour les empêcher d'avoir aucune affection pour d'autres choses ; et ils disposaient d'elles si absolument, qu'ils avaient en cela quelque raison de s'estimer plus riches, et plus puissants, et plus libres, et plus heureux qu'aucun des autres hommes, qui, n'ayant point cette philosophie, tant favorisés de la nature et de la fortune qu'ils puissent être, ne disposent jamais ainsi de tout ce qu'ils veulent.

à la princesse Élisabeth

Le vrai office de la raison est d'examiner la juste valeur de tous les biens dont l'acquisition semble dépendre de notre conduite, afin que nous ne manquions jamais d'employer tous nos soins à tâcher de nous procurer ceux qui sont, en effet, les plus désirables ; en quoi, si la fortune s'oppose à nos desseins et les empêche de réussir, nous aurons au moins la satisfaction de n'avoir rien perdu par notre faute, et ne laisserons pas de jouir de toute la béatitude naturelle dont l'acquisition aura été en notre pouvoir.

René DESCARTES



L'harmonie singulière du bonheur : *Un « accord » avec soi-même et le prochain*

La recherche du bonheur... On peut légitimement se demander comment aller vers ce bonheur qui semble si fragile, qui ne s'offre qu'à des combattants acharnés, lutteurs de félicité. Auparavant, sans doute, cette quête se menait en solitaire, elle s'accomplissait sans guide, sans mesure. Pourtant aujourd'hui, ce n'est pas le cas. Nous disposons d'outils assez perfectionnés pour nous permettre de taper « c'est quoi le bonheur » sur internet et recevoir une réponse. Alors, puisque le bonheur semble aujourd'hui se trouver si simplement, allons l'observer de plus près.

Après quelques secondes de recherche on peut tomber sur « une recette du bonheur ». Étonnant, que ce bonheur soit si accessible tandis qu'aujourd'hui peu d'hommes se disent être pleinement heureux. Mais quelles sont réellement les ingrédients de cette recette du bonheur ? Jusqu'où permettent-ils de l'atteindre ? À quoi tiennent-ils ? Se fondent-ils sur un bon sens général ou sur des valeurs plus anciennes ? Que peut-on extraire de neuf de cette recette du bonheur ?

Les différentes directives conduisant au bonheur peuvent être classées, ou du moins amarrées les unes aux autres pour créer des groupes distincts, des mesures à prendre pour être heureux : on distingue donc le bon état d'esprit (« se lever de bonne humeur, garder la pêche »), les bonnes habitudes (« faire des câlins, sourire ») complétées de la bienveillance (« partager, faire plaisir à ses proches ») et du bien-être (corps et âme). En ce sens la recette du bonheur est donc assez sommaire et repose sur un équilibre, celui de l'esprit, du corps, de la relation quotidienne à soi et aux autres. « *Mens sana in corpore sano* » disait Juvénal (90-127) dans ses *Satires*. On peut traduire cette phrase latine ainsi : « Un esprit sain dans un corps sain ». Autrement dit, la vertu est la santé de l'âme et la santé est la vertu du corps.

Tout équilibre nécessite pourtant une vigilance constante puisqu'il est par définition susceptible de se briser, ainsi le bonheur est une culture du bien-vivre. Néanmoins si le bonheur est une culture du bien-vivre, un moyen de l'atteindre, alors le bonheur n'est plus absolu, il est relatif à une bonne utilisation et ne devient pas une fin en soi, un aboutissement de la vie. Voilà tout le paradoxe du bonheur : aujourd'hui, il est généralement brandi comme la finalité de toute existence « qui en vaudrait le coup », comme une récompense de fin de parcours. Pourtant ces « recettes du bonheur » que nous croisons partout, ne sont qu'une exhortation à maintenir notre balance droite afin qu'aucune des parts ne vienne perturber l'édifice. Ici, notre bonheur ne peut s'accomplir qu'avec nous-mêmes, en accord avec nous-mêmes, et avec notre prochain.



Mame FALL



LA RECETTE DU BONHEUR

SE LEVER DE BONNE HUMEUR S'AMUSER
 CHANTER SOUS LA DOUCHE RIRE
PARTAGER FAIRE CE QU'ON AIME
RÉINVENTER DANSE - CHANTER - PROFITER
CHAQUE JOUR
—————○————— GARDER LA PÊCHE
ÊTRE OPTIMISTE AIMER FAIRE DES CÂLINS
FAIRE DES BLAGUES SOURIRE - PARDONNER
SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES S'EXPRIMER
➡ AVOIR DES FOUS RIRES ←
ÊTRE CRÉATIF ☆ VIVRE AVEC PASSION
PRENDRE LE TEMPS DIRE JE T'AIME ♥
FAIRE PLAISIR À SES PROCHES
 RÊVER SA VIE EN COULEURS

Le bonheur pour de vrai ?

Course infinie et effrénée,
Quête vaine et désespérée

Le bonheur est insaisissable,
Si proche et si loin à la fois.

Jina DEFRANCE



Nous ne tenons jamais au temps présent

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.



Blaise PASCAL

Peut-on définir le bonheur ?

« Un homme heureux est un homme qui ne se laisse pas déterminer par les choses extérieures ; mais c'est un homme qui est l'artisan de sa propre vie. »

La vie heureuse (De vita beata).

Qu'est-ce que le bonheur ? Est-ce une attitude face à la vie, est-ce un sentiment, ou un état mental ? Peut-on le qualifier de qualité ?

Impossible d'y répondre objectivement !

Pour tenter, tout de même, de le définir, regardons les causes du bonheur. Pourquoi quelqu'un est-il heureux ? On peut supposer qu'il a réussi une mission, une action, sa vie... Un autre cependant peut être atteint par une forme de bonheur car il s'est levé le matin, et a été tout simplement *lui-même*. De même, un homme peut être heureux quand il se retire du monde, qu'il vit seul. Toutefois un autre peut être heureux au milieu de ses amis, ou d'une foule d'autres hommes... Autant de perspectives subjectives sur le bonheur. Alors y a-t-il autant de « bonheur » que d'individus ?

Chacun éprouve son propre bonheur, comme il le veut, quand il le veut, pour la raison qu'il veut. Le bonheur n'est pas un absolu, c'est une sensation, donc il est, par définition, un sentiment subjectif. On est capable de sentir que le bonheur est présent dans soi-même, mais l'on ne peut pas établir d'échelle universelle du bonheur, même si l'ONU a établi une échelle mondiale du bonheur. Cependant les pays les moins bien placés sont ceux en guerre. On peut donc relier bonheur et liberté... c'est à chacun de voir ce bonheur comme il l'entend.



Mickaël TROMP

Le classement de l'ONU : les pays les plus heureux dans le monde

L'enquête de l'ONU compare environ 150 pays. Elle interroge les gens sur leur bien-être subjectif dont la mesure repose sur trois indicateurs principaux : les évaluations que les gens font de leur vie (leur satisfaction), les émotions positives et les émotions négatives. Le rapport tient également compte de six variables qui favorisent le bien-être : le revenu (produit national brut per capita), le soutien social, l'espérance de vie en bonne santé, la liberté, la générosité et le niveau de corruption.

Chaque année, le rapport compile les données des enquêtes des trois années précédentes afin d'augmenter la taille de l'échantillon et la puissance statistique. Selon l'analyse des données de 2018 à 2020, les 10 pays les plus heureux sont les suivants :

1. Finlande
2. Danemark
3. Suisse
4. Islande
5. Pays-Bas
6. Norvège
7. Suède
8. Luxembourg
9. Nouvelle-Zélande
10. Autriche

Cette année, en raison de la pandémie, le rapport a également analysé comment les pays se sont comportés en 2020 seulement en s'intéressant particulièrement aux émotions positives et négatives. Cela n'a pas modifié le classement de manière significative. Les mêmes pays restent en tête du classement avec un ordre légèrement différent.

La Finlande conserve la première place. Ce n'est pas une surprise car le pays s'est toujours classé très haut dans les mesures de confiance mutuelle, un facteur important dans la gestion de la pandémie.

Un promontoire dans la tempête

Sois semblable à un promontoire contre lequel les flots viennent sans cesse se briser ; le promontoire demeure immobile, et dompte la fureur de l'onde qui bouillonne autour de lui.

- Que je suis malheureux que telle chose me soit arrivée !

Ce n'est point cela : il faut dire :

- Que je suis heureux, après ce qui m'est arrivé, de vivre exempt de douleur, insensible au coup qui me frappe aujourd'hui, inaccessible à la crainte de celui qui peut me frapper plus tard !

En effet, la même chose pourrait arriver à tout autre qu'à moi : mais cet autre eût bien pu ne pas la supporter sans douleur. Pourquoi donc tel accident est-il appelé infortune, et tel autre plutôt bonheur ? Appelles-tu donc en général malheur de l'homme, ce qui n'est point un obstacle à l'accomplissement du but de la nature de l'homme ? Et y a-t-il un obstacle à l'accomplissement du but de la nature humaine, dans ce qui n'est point contre le vœu de cette nature ? Quoi ! tu sais quel est ce vœu : ce qui t'est arrivé t'empêchera-t-il donc d'être juste, magnanime, tempérant, sage, réservé, véridique, modeste, libre ; d'avoir toutes les vertus dont la présence est le caractère propre de la nature humaine ? Souviens-toi, du reste, à chaque événement qui provoquerait ta tristesse, de recourir à cette vérité, que ce n'est point là un malheur, mais qu'il y a un réel bonheur à supporter cet accident avec courage.

Regarde au dedans de toi ; c'est au dedans de toi qu'est la source du bien, une source intarissable pourvu que tu fouilles toujours.



Marc-Aurèle

Peut-on acheter le bonheur ?

People want to get rich and they want to get rich quickly.

Le Loup de Wall Street de Martin Scorsese

Bien que de prime abord, le bonheur nous semblerait à tous être indépendant des ressources financières, il nous paraîtrait pourtant tout aussi évident de rallier l'aisance économique à un état d'accomplissement voire d'euphorie, faisant alors cohabiter par un même lien deux croyances diamétralement opposées. Cette ambiguïté est compréhensible en premier lieu par l'imprécision de la notion de bonheur. En effet, elle est bien trop relative au sujet, à la société, aux croyances et même à l'époque pour être pleinement explicable.

Les définitions philosophiques oscillent entre un contentement, comme chez Kant, de perpétuels aménagements avec Leibniz ou encore un conformisme envers une vertu dans la pensée stoïcienne. Toutefois, le bonheur ou tout du moins l'accomplissement, forme dans la majorité des réflexions une finalité ou un parcours vertueux, idée également présente dans les philosophies asiatiques et les religions.

Malgré cela, la seconde part du problème est indéniablement liée à la notion de richesse, qui a, quant à elle, toujours divisé les individus, les croyances et les sociétés, sans jamais avoir pu s'accorder. C'est ainsi que les valeurs chrétiennes prônent la pauvreté (un des vœux monastiques) ; la « zakat » ou l'aumône est un pilier de l'Islam. Au XX^{ème} siècle, si le capitalisme défendait l'accumulation de capitaux et la recherche du profit, tandis que le courant Hippie cherchait à se détacher des normes consuméristes de l'Amérique des années 60.

Pourtant, comment pourrions-nous expliquer que toutes les croyances et théories citées précédemment partagent dans un sens le même objectif, par la satisfaction et l'accomplissement de leurs adhérents/pratiquants, parfois à

travers des trajets antagoniques ? Comment serait-il possible de viser un objectif semblable par des moyens divergents ? Et comment en sommes-nous parvenus à développer une telle diversité de trajectoires pour une finalité qui, nous l'avons vu, semble forger une certaine unanimité dans nos réflexions ?

C'est à travers cette inexplicable divergence, qui n'en est peut-être pas une que nous pouvons sérieusement aborder la question. Il s'agirait en fait d'observer à travers presque toute forme de philosophie une tendance au gain d'une possession et d'une richesse, mais qui ne s'avérerait non pas seulement économique mais aussi intellectuelle, spirituelle, éthique ou encore morale. En d'autres termes toutes ces réflexions loin de s'écarter les unes des autres, ne seraient que les apparences d'une même vocation, la recherche d'un accomplissement, qui prendrait cependant des allures différentes à cause des différents regards portés par les sujets. Et c'est ainsi que ces thèses se rejoignent dans la recherche d'un même aboutissement, à travers un moyen en apparence variable, mais qui demeure tout aussi commun, par la recherche d'un apport ou d'un gain, tout aussi variés puissent-ils être.

Cela sculpta alors d'une certaine façon les fondements de notre philosophie occidentale, à travers d'abord Socrate et son art de la maïeutique, qui cherchait à faire acquérir (ou réacquérir) à ses disciples les vérités qu'il portaient déjà en eux (théorie de la réminiscence développée dans *Le Ménéon*, par exemple). Les Épicuriens offrent eux aussi leurs propres considérations d'accomplissement, par le profit du moment présent (Épicure a écrit *La lettre à Ménécée*, le premier traité du bonheur). Puis dans la Bible, où le bonheur est accessible par la réalisation des valeurs chrétiennes :

« Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse ! Heureux celui qui est devenu raisonnable ! » (*Proverbes* 3, 13).

Dans le *Nouveau Testament*, nous en avons un exemple dans le *Sermon sur la Montagne* (Matthieu 5, 1-7) :

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux ceux qui sont doux, car ils hériteront la terre. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux ceux qui font preuve de bonté, car on aura de la bonté pour eux. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. Heureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande au ciel. En effet, c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés. »¹



¹ Le sermon se termine par un appel à mettre en pratique son enseignement et par cette recommandation universelle : « *Faites pour les autres tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous.* » Tu veux être aimé, aime ! Tu veux être écouté, écoute ! Tu veux ne pas être jugé, ne juge pas ! Ce verset rappelle cette vérité fondatrice que toute bonne théologie doit d'abord être une théologie bonne, c'est-à-dire une théologie bienveillante (qui veille au bien) et vivifiante (qui fait grandir la vie en nous).

Cosimo Rosselli, *Le Sermon sur la montagne* (Chapelle Sixtine, Rome, Italie).

C'est également dans ce courant de pensée que le mathématicien et philosophe allemand G. W. Leibniz (1646-1716) inscrira sa vision d'une satisfaction, qui ne peut être atteinte sans être projetée, toujours plus repoussé :

« Notre bonheur ne consistera jamais dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer ; mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections » (*La Monadologie*)

Enfin, il s'avère que dans notre société moderne ce soit la ressource économique qui soit au cœur de cette quête du bonheur. Bien qu'elle soit aujourd'hui un bien vitale car voie d'accès à nos besoins, c'est profondément une culture de la richesse et de la possession qui s'est développée.



Scène du *Loup de Wall Street* de M. Scorsese

En passant des normes publicitaires qui défendent la valeur de leur consommateur, comme L'Oréal et leur fameux slogan : « Parce que je le vaud bien ! », aux fétichismes de la richesse et de son pouvoir, qu'on retrouve

dans *Le Loup de Wall Street* (*The Wolf of Wall Street*) de Martin Scorsese (2013)², c'est toute la richesse économique qui se veut être notre voie d'accès à cet accomplissement.



Les plus riches sont des prédateurs tandis que les plus pauvres sont des proies, ce que nous rappelle l'artiste Vald dans son album *Ce Monde est Cruel*

Ce monde est cruel
J'ai pas trouvé d'autre conclusion
Ça brille au fond du tunnel
J'espère que c'n'est pas une illusion

² Jordan Belfort (Leonardo DiCaprio), jeune louveteau de 22 ans, déjà appâté par l'argent, pose ses valises à Wall Street. Il s'y fait dépuceler par Mark Hanna (Matthew McConaughey). Victime du lundi noir de 1987, Jordan va découvrir le chômage ce qui va paradoxalement lui acérer davantage les canines. *I've been a poor man, and I've been a rich man. And I choose rich every fucking time !!* À la recherche désespérée d'un job, il recommence tout en bas de l'échelle dans une petite compagnie de Long Island spécialisée dans des *penny stocks* à moins d'un dollar. Ce nouveau départ va en fait lui permettre de révéler son ingéniosité. Vendeur redoutable, il ne supporte pas de perdre. *Never take 'no' for an answer*. De succès en succès, il va rapidement monter sa propre entreprise de courtage: *Stratton Oakmont*. Putes, alcool, cocaïne et autres malversations plus tard, le triomphe fulgurant de Jordan fait des jaloux. Les requins du FBI finiront par avoir ses chevilles. Il perd tout : sa fortune, sa *femme-trophée* et son enfant. Après un petit tour en prison, Jordan continuera de vivre de ses techniques de vente, les paillettes en moins, en tant que coach. *Le Loup de Wall Street*, c'est le produit de la dérégulation.

J'les vois changer pour d'l'oseille
Devenir de sombres trucs
Oseille, oseille, oseille
En voilà, un sombre but
En manque de tout, c'est clair
J'me moque de toutes ces règles
En manque de tout, c'est clair
J'me moque de toutes ces règles

La voix d'la foule s'élève
J'empoché un bout d'Eden
Mais ça m'rend seul, c'est vrai
Bientôt, la coupe est pleine
J'pense aux milliardaires
Qui bloquent le jeu, c'est pas fair-play
Plus que pas fair-play
C'est un truc de fils de pute

Ce monde est cruel
Fais ton argent, ferme ta gueule
Parlons du bénéf'
Même si les mots n'ont pas d'valeur
Ce monde est si cruel
C'est sûr que ces gens viennent d'ailleurs
Je rêve de leur planète
La main sous l'fusil mitrailleur

J'les vois, les autres qui rient
J'me d'mande s'ils ont compris
La fin du monde est proche
Et, moi, j'suis tellement loin d'mes proches
Y'a tellement d'choses qui clochent
Le dire, c'est bien ; rien faire, c'est moche
L'enfer tient dans mes poches

L'enfer s'invite dans mes loges

Ce monde est cruel
Comme le projet MK-Ultra
Plus secret qu'un agent secret :
Un agent qui ne l'sait pas
Ce monde marche sur la tête
De manière abusive
Je suis seul sur la Terre
Les autres sont à l'usine

Ce monde est cruel
Fais ton argent, ferme ta gueule
Parlons du bénéf'
Même si les mots n'ont pas d'valeur
Ce monde est si cruel
C'est sûr que ces gens viennent d'ailleurs
Je rêve de leur planète
La main sous l'fusil mitrailleur



On retrouve ces mêmes idées dans le roman de science-fiction *The Hunger Games*, écrit par Suzanne Collins et paru en 2008. On y découvre l'histoire de Katniss Everdeen, une jeune adolescente de 16 ans, qui vit dans une Amérique post-apocalyptique, connue sous le nom de Panem. Un puissant gouvernement répressif, le Capitole, qui s'est formé après une période de trouble et de destruction, contrôle les douze districts de Panem et leur impose de participer à un jeu télévisé annuel : les *Hunger Games*. Dans ce jeu, de jeunes adolescents sont sélectionnés au hasard parmi les douze districts et doivent s'entretuer jusqu'au dernier dans une zone de combat où foisonnent les pièges et les caméras.



The Hunger Games

Finalement, comme nous venons de le voir, tous les chemins semblent nous faire accéder à la même fin. Si l'on considère l'achat comme un gain ou une acquisition, alors oui l'argent peut faire le bonheur de son possesseur, qui se sentira plus complet ou satisfait par la possession de son bien, ou qui, plus narcissiquement nous comble par la supériorité que nous procure la ressource par rapport aux autres. Cependant, la controverse réside dans la restriction qu'imposent les ressources économiques dans l'accès au bonheur. Si l'accomplissement est véritable, la seule richesse n'offre qu'une part restreinte de ce sentiment, éloigné des valeurs morales, éthiques, spirituelles ou autres, forgeant elles aussi une part d'un accomplissement, qui semble alors résider dans un ensemble de richesse et de possession variée et diversifiée.

On ne peut pas acheter le bonheur, car le bonheur n'a pas de prix. Il échappe au rapport commercial, aux valeurs marchandes. Il se vit dans l'instant, dans le partage entre les hommes, « en présentiel ». « Le bonheur n'est réel que lorsqu'il est partagé ». Ce sont les derniers mots de McCandless Christopher dans *Into the Wild* de Sean Penn.



Into the Wild

Matthieu PIERRAT



Malheur à qui n'a plus rien à désirer !

Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Jean-Jacques ROUSSEAU



« Le bonheur humain est composé de tant de pièces qu'il en manque toujours. » Bossuet



Par cette phrase, Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704) nous montre la difficulté de l'homme à trouver le bonheur. En effet, dans cette phrase de « l'Aigle de Meaux », le bonheur est présenté comme un puzzle constitué d'une infinité de pièces que personne ne peut résoudre car ce puzzle n'a pas de solution.

L'homme cherche tant bien que mal à atteindre le bonheur mais c'est un idéal transcendant. Pour pouvoir atteindre le bonheur, il faudrait renoncer à l'absolu, et accepter la beauté précaire de l'existence : accepter de le découvrir en soi grâce à des plaisirs simples.

L'Homme cherche toujours à attendre l'inatteignable et le bonheur étant un état ressenti comme agréable, équilibré et durable par quiconque estime être parvenu à la satisfaction de ses aspirations et désirs, et éprouve alors un sentiment de plénitude et de sérénité est alors, l'un des *Graals* (avec la vérité) pour l'Homme.



Rafaële MAFFON

Pour être heureux, il faut se détacher de ses représentations

Parmi les choses qui existent, certaines dépendent de nous, d'autres non. De nous, dépendent la pensée, l'impulsion, le désir, l'aversion, bref, tout ce en quoi c'est nous qui agissons ; ne dépendent pas de nous le corps, l'argent, la réputation, les charges publiques, tout ce en quoi ce n'est pas nous qui agissons. Ce qui dépend de nous est libre naturellement, ne connaît ni obstacles ni entraves ; ce qui n'en dépend pas est faible, esclave, exposé aux obstacles et nous est étranger.

Donc, rappelle-toi que si tu tiens pour libre ce qui est naturellement esclave et pour un bien propre ce qui t'est étranger, tu vivras contrarié, chagriné, tourmenté ; tu en voudras aux hommes comme aux dieux ; mais si tu ne juges rien que ce qui l'est vraiment – et tout le reste étranger –, jamais personne ne saura te contraindre ni te barrer la route ; tu ne t'en prendras à personne, n'accuseras personne, ne feras jamais rien contre ton gré, personne ne pourra te faire de mal et tu n'auras pas d'ennemi puisqu'on ne t'obligera jamais à rien qui soit mauvais pour toi.

À toi donc de rechercher des biens si grands, en gardant à l'esprit que, une fois lancé, il ne faut pas se disperser dans toutes les directions, mais te donner tout entier aux objectifs choisis et remettre le reste à plus tard. Mais si, en même temps, tu vises le pouvoir et l'argent, tu risques d'échouer pour t'être attaché à d'autres buts, alors que seul le premier peut assurer liberté et bonheur. Donc, dès qu'une image ou une représentation viendra te troubler l'esprit, pense à te dire à son sujet : « Tu n'es que représentation, et non la réalité dont tu as l'apparence. » Puis, examine-la et soumetts-la à l'épreuve des lois qui règlent ta vie : avant tout, vois si cette réalité dépend de nous ou n'en dépend pas ; et si elle ne dépend pas de nous, sois prêt à dire : « Cela ne me regarde pas. »



Épictète

Un homme heureux ... ?



Qu'est ce que le bonheur ? Certains diront un sentiment, d'autres un idéal. Emmanuel Kant nous dit que « le bonheur est un idéal de l'imagination et non de la raison » (*Les fondements de la métaphysique des mœurs*). L'imagination et la raison sont deux facultés de l'esprit qui composent l'Homme. La raison est la réalisation en acte de l'esprit ; ce qui nous permet de savoir ce qu'il se fait ou non en fonction de notre morale. Or l'imagination touche à un idéal en puissance ; c'est-à-dire à quelque chose qui est parfait et transcendant ayant pour but d'être réalisé.

Nous pouvons dire que le bonheur est relatif puisque chacun peut le voir sous un angle différent. Dans ce sens, personne ne peut réellement affirmer si le bonheur est concret ou abstrait puisqu'il est possible. Cela veut dire qu'il n'est ni contingent ni nécessaire. Cela dépend du point de vue objectif ou subjectif ; mais aussi du passage de la théorie à la pratique. Ainsi nous ne pouvons pas connaître une véritable et universelle définition du BONHEUR.



Marie SALMON

Le concept de bonheur est un concept si indéterminé, que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et il veut. La raison en est que tous les éléments qui font partie du concept du bonheur sont dans leur ensemble empiriques, c'est-à-dire qu'ils doivent être empruntés à l'expérience, et que cependant, pour l'idée du bonheur, un tout absolu, un maximum de bien-être dans mon état présent et dans toute ma condition future, est nécessaire. Or il est impossible qu'un être fini, si clairvoyant et en même temps si puissant qu'on le suppose, se fasse un concept déterminé de ce qu'il veut ici véritablement. Veut-il la richesse ? Que de soucis, que d'envie, que de pièges ne peut-il pas par là attirer sur sa tête ! Veut-il beaucoup de connaissances et de lumières ? Peut-être cela ne fera-t-il que lui donner un regard plus pénétrant pour lui représenter d'une manière d'autant plus terrible les maux qui jusqu'à présent se dérobent encore à sa vue et qui sont pourtant inévitables, ou bien que charger de plus de besoins encore ses désirs qu'il a déjà bien assez de peine à satisfaire. Veut-il une longue vie ? Qui lui garantit que ce ne serait pas une longue souffrance ? Veut-il du moins la santé ? Que de fois l'indisposition du corps a détourné d'excès où aurait fait tomber une santé parfaite, etc. ! Bref, il est incapable de déterminer avec une entière certitude d'après quelque principe ce qui le rendrait véritablement heureux : pour cela, il lui faudrait l'omniscience. Le problème qui consiste à déterminer de façon sûre et générale quelle action peut favoriser le bonheur d'un être raisonnable est un problème insoluble ; il n'y a donc pas à cet égard d'impératif qui puisse commander, au sens strict du mot, de faire ce qui rend heureux, parce que le bonheur est un idéal, non de la raison, mais de l'imagination.

Emmanuel KANT



Le lien entre le bonheur et la perfectibilité

Ainsi allons-nous traiter du sujet du bonheur et de la perfectibilité.

Si je peux me permettre de m'adresser en de tels termes au lecteur, cette réflexion qui va suivre est la première trace écrite d'un cheminement de pensée brut en cela que cette dernière pensée ne s'est jamais alimentée d'ouvrages concernant le sujet, alors est elle le simple fruit travaillé non pas d'un acquis, ce qui pourrait en ce dernier cas remettre en question l'initiative propre de cette démarche.

Il me fallait donc faire gage de singularité de la pensée pour mieux crédibiliser les idées personnelles que le lecteur va être amené à découvrir, et je l'invite à en assimiler le dessein.

Notre étude peut désormais commencer. Il conviendra d'abord d'établir des définitions à nos deux termes avant de les mettre en relation.

De prime abord, nous pouvons donc nous intéresser au bonheur. Dans le cadre de notre objet de réflexion, il devient essentiel d'en parler sous termes de proportions. Ainsi distinguerons-nous de départ le Bonheur et le bonheur. En effet, comme tout concept, il peut être rendu à l'absolu et dès cet instant, en cela qu'il devient un absolu, sa transcendance fait des mots de bien faibles outils pour s'essayer à le définir. Nous interpréterons donc ici le bonheur sous sa forme relative, tel qu'il s'exprime à la mesure d'une échelle individuelle (sa mise en relation avec la perfectibilité n'en sera d'ailleurs que plus aisée). De la sorte, convenons du bonheur comme une sensibilité, et c'est en toute sincérité que le mot est juste. Expliquons-nous. Le bonheur est facteur d'un nombre infini de variables, et non seulement des événements dénombrables d'une vie, car autrement cela reviendrait à faire du bonheur une culture. Autorisons-nous gauchement la mise en parallèle avec une société individualiste pour expliciter nos propos. Par définition, l'individu y est roi, et la singularité propre de chacun est ce qui le caractérise auprès de lui-même dans sa mise en valeur artificielle (résultant d'artifices, d'apparence). L'individu brille donc non pas seulement par son image, mais par son image en tant que reflet de certains traits conformes parce que conformés aux normes. Le conformisme prend effectivement tout son sens dans ces sociétés où l'on indique pourtant la liberté individuelle. Ainsi est forgée une injonction

de la culture sur la pensée, et le bonheur parvient donc à être indiqué d'après les événements d'une vie. Cependant c'est là que le bât blesse : rien n'assure que la personne soit nécessairement heureuse si elle ne prend pas pour rigueur de son être l'apparence qu'elle se donne devant les autres, soit devant elle-même y compris. Nous pouvons donc conclure de cet exemple ce que nous avons énoncé plus tôt : on n'est pas heureux que par avoir. Toutefois il y a une part de censé dans cette dernière manière de fonctionner, car on est plus à même d'être heureux en certaines conditions de confort : le torturé se prélassa moins que le gâté, mais le gâté ne doit pas assouvir son bonheur dans un confort toujours plus excessif. Si l'on veut, on peut donc établir qu'un environnement respectant un degré acceptable de confort est davantage propice à l'avènement d'individus heureux. En revanche, pardonnons la redondance, la poursuite-même de ce confort est obstacle psychologique au véritable confort, dignitaire de mesure. Là où le bonheur se distingue (et non se dissocie) du simple environnement, c'est qu'il est l'issue d'une interprétation sur le vécu singulier de chacun, vécu inspiré de cet environnement-ci. Nous remarquons de cette complétion de notre définition qu'elle couvre désormais le bonheur statué singulier et intime de chaque individu. Par ailleurs, le bonheur en ce sens-là s'assimile à une unité de mesure, en cela qu'en exprimant son malheur, une personne exprime son ressenti de bonheur négatif. Le rapprochement avec une sorte de grandeur physique quantifiable perd toutefois son sens sur les questions de précision de la mesure puisque le bonheur, nous l'avons dit, est un ressenti.

Arrêtons cette tentative de définition du bonheur là. Bien qu'il ne fasse nul doute que certains aspects n'ont pas été évoqués (mais une définition satisfaisante du bonheur nécessiterait un travail de bien plus grandes proportions), notons le fait qu'une telle tâche ne peut s'orienter pleinement autour de l'énumération d'éléments vecteurs au bonheur, mais qu'elle doit plutôt s'axer autour de la qualification de son intime expression.

Attelons-nous désormais à la question de la perfectibilité. En l'occurrence (par rapport au gage d'authenticité de la pensée par la non-consultation d'éventuels documents en début d'article), l'idée m'en a été amenée par la lecture de Jean-Jacques Rousseau, ainsi je ne me permettrais pas d'en donner une définition aussi détaillée puisqu'elle ne me serait propre. Contentons

nous pour notre étude de l'exhaustivité de celle qui va suivre. Sous termes littéraires, la perfectibilité est caractère de ce qui est perfectible. L'interprétation philosophique de tels mots veut que la perfectibilité soit de devenir ce que l'on n'est pas. Dès lors, la perfectibilité est tant le progrès que la machine-arrière, c'est un simple mouvement dans la modalité du sujet. Ce mouvement est également un dérangement, en cela que celui auquel il advient une perfectibilité perd son innocence du futur qu'il l'attendait et sa naïveté de ce qu'il vient d'accomplir : c'est signataire d'une découverte infinie de soi en tant qu'être indéterminé.

Ainsi, et c'est en ce point que le rapprochement avec le bonheur peut être effectué, la perfectibilité peut aussi être un conflit mimétique, un désir du manque, soit le penchant d'une même pièce qui stipule sur son autre face que la perfectibilité fait du bonheur un retour à un amour de soi au service des autres. Par ailleurs, avec le confort environnemental comme condition relative à un bonheur, comme énoncé précédemment, la déduction que l'on peut faire de la perfectibilité sur la liberté est que la perfectibilité devient l'intelligence de la nécessité. De la sorte, le contexte libéré qu'inscrit la perfectibilité inclut une connaissance de soi rendue possible, et une telle compréhension de nos déterminations n'est que propice au bonheur en tant que détermination majeure de l'Homme. Expliquons cette dernière affirmation car un contre-exemple serait d'avancer les troubles dépressifs et suicidaires de certains. Répondons à ce dernier contre-exemple que précisément, si ces individus en sont dénués et que cela les pousse à une perte en la croyance de la vie, où à la croyance de la vie comme méfait, c'est bien que le bonheur est une détermination majeure de l'existence. Abordons le bonheur et la perfectibilité sous un autre angle désormais et reprenons l'idée de perfectibilité sous ses traits de modification perpétuelle de la modalité existentielle sujette à chacun. La mise en lien avec le bonheur reviendrait à exprimer que la perfectibilité altère également la modalité essentielle, avec le bonheur comme impression intime (cela induirait une influence de l'existence sur l'essence, toutefois le débat occasionné par cette question ne peut être discuté ici). Par ailleurs, la perfectibilité est au bonheur sa possible définition même : nous venons d'énoncer le bonheur comme détermination majeure de l'Homme, et il se pourrait donc que quiconque agit en perfectibilité agisse

vers un statut de bonheur différent, autrement dit la course vers le Bonheur de l'Homme, s'il en est explicitement une, n'est qu'une dérivée de la perfectibilité : la perfection. Enfin, et cela explique pourquoi nous ne pouvons effectuer d'affirmation concrète sur le bonheur et la perfectibilité, la question est une relation de corrélation entre les deux, et il nous est possible d'en effectuer qu'une disjonction de cas. Ainsi nous n'aurions le temps de traiter entièrement la question, alors nous contenterons-nous d'une dernière affirmation plus générale que voici : le lien entre le bonheur et la perfectibilité ne saurait se résumer à une poursuite du meilleur parce que chacune des deux notions implique un mouvement de sens inverse.

D'ailleurs on peut aller vers le progrès comme vers le malheur, et on peut aussi rester heureux sans progresser essentiellement.

Thomas MANSON



NE CHERCHE PAS
LE BONHEUR.
CRÉE-LE.

”



À la rencontre de l'amour et du désir

Nous arrivons par le village qui s'ouvre déjà sur la baie. Nous entrons dans un monde jaune et bleu où nous accueille le soupir odorant et âcre de la terre d'été en Algérie. Partout, des bougainvillées rosat dépassent les murs des villas ; dans les jardins, des hibiscus au rouge encore pâle, une profusion de roses thé épaisses comme de la crème et de délicates bordures de longs iris bleus. Toutes les pierres sont chaudes. À l'heure où nous descendons de l'autobus couleur de bouton d'or, les bouchers dans leurs voitures rouges font leur tournée matinale et les sonneries de leurs trompettes appellent les habitants. Au bout de quelques pas, les absinthes nous prennent à la gorge. Leur laine grise couvre les ruines à perte de vue. Leur essence fermente sous la chaleur, et de la terre au soleil monte sur toute l'étendue du monde un alcool généreux qui fait vaciller le ciel. Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir. Nous ne cherchons pas de leçons, ni l'amère philosophie qu'on demande à la grandeur. Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile. Pour moi, je ne cherche pas à y être seul. J'y suis souvent allé avec ceux que j'aimais et je lisais sur leurs traits le clair sourire qu'y prenait le visage de l'amour. Ici, je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier. Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres, et perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature. Que d'heures passées à écraser les absinthes, à caresser les ruines, à tenter d'accorder ma respiration aux soupirs tumultueux du monde ! Enfoncé parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents, j'ouvre les yeux et mon cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur. Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa mesure profonde. Mais à regarder l'échine solide du Chenoua, mon cœur se calmait d'une étrange certitude. J'apprenais à respirer, je m'intégrais et je m'accomplissais. Je gravissais l'un après l'autre des coteaux dont chacun me réservait une récompense, comme ce temple dont les colonnes mesurent la course du soleil

et d'où on voit le village entier, ses murs blancs et roses et ses vérandas vertes. Comme aussi cette basilique sur la colline Est : elle a gardé ses murs et dans un grand rayon autour d'elle s'alignent des sarcophages exhumés, pour la plupart à peine issus de la terre dont ils participent encore. Ils ont contenu des morts ; pour le moment il y pousse des sauges et des ravenelles. La basilique Sainte-Salsa est chrétienne, mais chaque fois qu'on regarde par une ouverture, c'est la mélodie du monde qui parvient jusqu'à nous : coteaux plantés de pins et de cyprès, ou bien la mer qui roule ses chiens blancs à une vingtaine de mètres. La colline qui supporte Sainte-Salsa est plate à son sommet et le vent souffle plus largement à travers les portiques. Sous le soleil du matin, un grand bonheur se balance dans l'espace.

Albert Camus, *Noces à Tipasa*

Les petites choses de la vie...



L'Amour avec un grand « A » est une des plus grandes sources de bonheur. Mais, l'un comme l'autre sont aussi fragile que du cristal. L'Amour est comme une tempête qui nous surprend, brasse tous les sentiments possibles dans ses immenses bras, dévaste tout sur son passage pour ne laisser finalement que d'amers regrets. Alors où est passé ce bonheur ? Il est une plume en haut d'une montagne, éphémère. Mais elle tombera sur un autre sommet représentant une autre période, un autre instant, de joie. Or c'est ces courts instants qui nous font nous sentir vivant. Nous oscillons donc perpétuellement entre Bonheur que nous définirons comme étant un état de satisfaction complète et Malheur. Mais n'y a-t-il pas un état intermédiaire ? Pour moi, ce sont les petites choses de la vie qui peuvent changer quelques minutes de ma journée, un bébé qui sourit, un musicien talentueux dans le métro ou bien tout simplement un inconnu faisant quelque chose d'inhabituelle.



Clara BEECHAM

L'ataraxie

Le bonheur est le fait de ressentir en soi une paix qui, de l'extérieur se traduit par un sourire et une bonne humeur. Cette paix n'est pas éternelle et doit être atteinte plusieurs fois dans une vie : quelquefois simplement, d'autres fois en redoublant d'efforts.



Chiara MESNAGE



Où est le bonheur ?

Que ce soient les Épicuriens qui cherchent à profiter de l'instant présent aux Stoïciens qui cherchent à vivre en harmonie avec le Cosmos, tous cherchent à atteindre le bonheur.

Mais qu'est-ce que le bonheur ?

Si l'on définit le bonheur comme un bien être ; Comment et quand l'atteindre dans nos sociétés où nous sommes constamment sollicités ? La société dans laquelle nous vivons est une société de l'image, de l'information où règne une course permanente. On pourrait appeler cela le « rushing » car nous sommes en permanence stressés et pressés. Nous courons après un train, un travail, vers le mieux, vers une vie fantasmée. Cette éthique de l'homme du XXI^{ème} siècle s'oppose en de nombreux points aux éthiques promues par les philosophies citées plus tôt. Dans ce cas, est-ce la manière de l'homme d'atteindre le bonheur qui a changé ou est-ce notre société qui nous empêche d'atteindre le bonheur ?

Si l'homme court constamment après une vie meilleure, alors il ne prend pas le temps de s'arrêter pour profiter du bonheur et apprécier l'instant présent. Si c'est la société qui nous coupe du bonheur, alors il faudrait s'en échapper, être capable de s'extraire du « rushing » et de se poser. Cela nous permettrait d'atteindre un bonheur temporaire, le temps de revenir irrémédiablement dans la société. Cependant ce bonheur se réduirait alors à une émotion de joie. Faut-il complètement se séparer de la société pour atteindre un bonheur que nous ne pouvons pas encore soupçonner ?

Abraham Lincoln affirmait : « La plupart des gens sont plus ou moins heureux selon qu'ils ont décidé de l'être ». Si l'on définit le bonheur comme un état où l'on est régulièrement heureux, alors il suffirait de prendre régulièrement la décision de quitter le *rushing* pour être heureux. Mais dans ce

cas les périodes où nous sommes en plein rush ne nous apparaîtraient-elles pas comme de véritable séquence de torture ? La souffrance régulière est-elle alors nécessaire au bonheur ? Ou le bonheur est-il simplement inatteignable ?



Stanislas ROUILLARD

Le bonheur : une énigme pour la pensée

Le bonheur est de nos jours au centre de l'attention de la société, chacun la recherche, le poursuit. Nous avons même écrit des livres, créé des méthodes pour accomplir cette quête de toute une vie, pour comprendre quelles sont les clés de ce bonheur si puissant quand on lui prête toutes ces vertus. Toutefois, le sens véritable du bonheur ne s'est-il pas perdu ? Cherchons-nous réellement le bonheur aujourd'hui ou une représentation imparfaite de ce dernier que nous avons intégré comme vérité ? Cette opinion du bonheur n'est-elle qu'une illusion ? Mais alors qu'est-ce que le bonheur ?

Il semble important, et c'est peut-être la plus grande erreur que nous faisons, de bien distinguer la joie ou la satisfaction du vrai bonheur. La joie ne correspondrait qu'à un sentiment éphémère et superficiel que nous ressentons lorsque nous avons satisfait une de nos envies, qu'il nous est arrivé une agréable surprise ou que nous réussissons à accomplir une tâche importante par exemple. Il est alors très fréquent de confondre ce sentiment de surface avec le bonheur, état immuable de l'âme en accord avec ses actes. Marc Aurèle et les Stoïciens le décriraient tel un parfait équilibre entre les trois parties de l'âme : le *Noûs* (l'intelligence), le *Thumos* (le courage, ce que l'on met dans nos ouvrages) et l'*Epithumia* (les désirs qui peuvent influencer notre corps si on ne les maîtrise pas). La condition du Bonheur serait alors, en partie, la pleine mesure de ses désirs.

En effet les désirs ne sont que des illusions de moyen d'atteinte du bonheur. On se dit qu'il faut que nous fassions ceci, que nous avons envie de cela pour être heureux. Mais cette poursuite des désirs et de leur accomplissement ne serait à l'inverse qu'une condition de notre perpétuel malheur, un cercle vicieux qui maintient l'âme dans un tourment incessant. C'est ainsi que

caractérisera Schopenhauer le cycle infini de la tristesse de la vie humaine. Nous recherchons sans cesse à accomplir nos désirs dans le but d'être heureux mais finalement une fois atteint, un autre désir à réaliser survient. Nait alors la douleur de l'homme, incapable d'être heureux : « *Avant tout, nul être humain n'est heureux. Il aspire sa vie entière, à un prétendu bonheur qu'il atteint rarement, et quand il l'atteint, c'est seulement pour être déçu.* » (Arthur Schopenhauer). Ainsi, pour lui, le bonheur n'est qu'un idéal suprême jamais atteint.

Si les désirs semblent alors être la source d'un désarroi et d'un égarement persistant de l'âme, alors nous serions tentés de penser qu'il faudrait les éradiquer pour mener une vie sereine et heureuse. Toutefois nous pouvons penser qu'une élimination totale de ces désirs déposséderait l'Homme d'une partie de son but, de ce qui donne sens à sa vie. L'Homme dont l'existence est dépourvue de sens serait alors un Homme malheureux, et le constat est le même que s'il avait passé le clair de sa vie à tenter d'accomplir des désirs toujours plus inatteignables. C'est ainsi que pensent les philosophes Hédonistes, successeurs d'Aristippe de Cyrène, pour qui le but de la vie était de chercher à accomplir les désirs immédiats et plaisirs corporels humains, supérieurs à ceux de l'âme, sans se soucier de ceux qui viendront après. Ainsi, les Hédonistes privilégient peut-être le sentiment de joie à l'état de bonheur.

Le bonheur en tant qu'état immuable de l'âme humaine semble donc presque illusoire et inatteignable pour l'Homme. Si d'une part nous étions condamnés à toujours rechercher l'accomplissement de désirs jamais satisfaits sur le long terme, nous plongeant dans une vie de souffrance perpétuelle, et d'autre part cette réalisation insouciante de ces derniers serait le seul moyen d'éloigner cette souffrance en poursuivant un idéal de vie fondé sur le plaisir immédiat, alors nous pouvons en effet penser que l'Homme qui ne maîtrise pas totalement son *Epithumia* est destiné à une vie plate et médiocre, loin de ce bonheur.

Néanmoins le verbe « maîtriser » est ici très important. Il ne serait en réalité pas nécessaire de se débarrasser de ses désirs pour vivre une vie heureuse. La philosophie Stoïcienne, plus tard reprise par Descartes, énonce ainsi que ce n'est pas l'éradication des désirs qu'il faut chercher mais bien leur

adaptation. En effet il faudrait selon eux chercher ce qui ne dépendrait pas de nous, comprendre ce que l'on peut faire afin de remodeler nos désirs selon ces critères et les rendre réalisables. C'est ainsi que Kant disait « *Que m'est-il permis d'espérer ?* ».

Il serait tout de même intéressant de se demander si l'éradication des désirs est même possible. Pouvons-nous, en fait, éliminer toutes nos envies ? Ne s'agit-il pas d'une illusion, d'une simple espérance également irréalisable ?

Si on s'intéresse à la thèse de Freud qui énonce que la psyché humaine est divisée en trois parties : le Ça, le Moi et le Surmoi, et que nous la prenons pour possiblement vraie, alors les désirs ne seraient pas éradicables, ni camouflables. En effet, dans cette théorie bien différente de la théorie cartésienne d'unité de conscience, Freud énonce que les désirs reviennent constamment dans nos esprits, comme pour nous hanter. L'impossible réalisation de ces derniers, par soucis pratiques ou moraux (barrière du Surmoi), entraînerait alors leur refoulement et non leur destruction. Si ces envies semblent maîtrisées, oubliées même par le sujet, enfouies dans son inconscient (le Ça), elles ne restent pas pour autant silencieuses. Nos désirs, pour Freud, reviennent toujours sous forme de pulsions, de rêves, d'actes manqués, d'oublis ou encore via ces lapsus « révélateurs » bien connus. Ne nous sommes-nous jamais surpris à dire une parole différente de ce que notre pensée voulait formuler, révélant parfois une envie honteuse, une réflexion secrète... d'où le terme « révélateur » ? Ainsi, si les désirs sont sources de malheur et que notre maîtrise de ces derniers n'est qu'éphémère (retour de l'inconscient) et donc illusoire, il s'agirait alors de vivre une vie de mesure, lucide sur nos aptitudes et sur ce que la vie a à nous offrir, afin de pouvoir envisager le bonheur.

N'existerait-t-il cependant qu'une manière d'atteindre le Bonheur ? La simple satisfaction des désirs pourrait-elle en être la source comme le disaient les Hédonistes alors qu'elle provoquerait inexorablement la souffrance pour d'autres ? S'exprimerait-il de la même façon chez tous les Hommes ? Le

bonheur existerait-il pour tous ou certains en seraient-ils privés, seraient-ils « inaptes » au bonheur ? Tous ces questionnements montrent que le Bonheur reste un sujet énigmatique pour la pensée humaine.



Philippine CAILLET

Gravir la montagne...

« Tous les hommes pensent que le bonheur se trouve au sommet de la montagne alors qu'il réside dans la façon de la gravir. » Confucius



Confucius essaye de nous dire avec cette citation que le bonheur n'est peut-être pas, à l'image du sommet de la montagne, un but, un objectif à atteindre mais plutôt une manière ou un art de vivre, d'envisager notre vie telle la façon de gravir la montagne. Puisqu'il existe plusieurs manières de monter une montagne, on peut imaginer que nous avons tous une manière différente de vivre alors ce bonheur. Mais qu'est-ce que le bonheur ? Quelle définition peut-on lui donner s'il est différent pour chacun de nous mais partant pourtant d'une sensation ou d'une idée peut-être partagée ? On envisage souvent le bonheur comme un moment heureux, joyeux, euphorique mais

tout le monde n'est pas heureux pour les mêmes raisons. Or cette sensation n'est pas toujours présente dans notre quotidien, est-il alors possible de vivre le bonheur et pas seulement de manière intermittente mais de manière continue ? Le bonheur n'est-il pas qu'une simple illusion que nous cherchons à atteindre, un idéal ? Dans ces cas-là pourquoi le rechercher si l'on sait que nous ne le trouverons pas de manière permanente. C'est peut-être pour cela que Confucius nous invite à ne pas en faire un but mais plutôt une manière de vivre qui consisterait peut-être en le fait de profiter de chaque instant pour en faire un instant de bonheur, de joie, quelque chose de bon et positif.



Océane LLOSA

Un autre art d'être heureux

« Sa vie est comme flotter, sa mort comme se reposer. » (Zhuangzi, écrit aussi Tchouang-Tseu), philosophe chinois (vers 370-286 av J.-C.).

Flotter c'est la capacité à ne s'immobiliser dans aucune position, en même temps qu'à ne tendre vers aucune direction ; à la fois à se maintenir en mouvement continu, entraîné par l'alternance respiratoire du flux et du reflux, et à ne pas y subir de dépense ou y risquer de résistance. En retirant la pensée de la destination et, par là, en laissant résorber l'idée de la finalité, « flotter » est le verbe qui contredit le mieux l'aspiration et tension au bonheur ; ou qui dit le mieux l'entretien et nourrissement du vital. Car flotter, c'est ne se fixer aucun port, ne se donner aucun but, en même temps que se garder toujours émergeant – alerte et léger. Ce n'est pas hésiter (flottaison n'est pas flottement), ce n'est pas tanguer ; ni non plus dériver (et se livrer à l'ivresse aventureuse de ne plus être guidé comme dans le « Bateau ivre » de Rimbaud). Des bateaux flottant légèrement dans la baie où ils sont ancrés, ondulant sur la vague, maintiennent animé tout le paysage. En disant ainsi la disponibilité, « flotter » s'oppose à la dramatique de la traversée (affrontant les périls pour aboutir à la mort) aussi bien qu'à la torpeur de la fixité (l'éternité morbide d'un monde des essences). « Flotter » n'est pas avancer vers, ni non plus se figer, mais se laisser mouvoir et renouveler au gré de l'incitation du monde.



François JULLIEN



Noureev

POSTFACE



Comment la Chine peut-elle changer le monde alors que la mentalité chinoise a été façonnée par des lettrés n'ayant guère intégré les contraintes de la jungle concurrentielle, de la course à la puissance et à l'accumulation ? Dans ce texte extrait de *Nourrir sa vie*, François Jullien nous propose d'ouvrir nos frontières de philosophes occidentaux vers la sagesse chinoise. En revenant au taoïsme de T'chouang-Tseu, l'auteur redécouvre un autre art d'être heureux, à rebours des préceptes pesants et des diktats sociaux de notre temps (le « winner », le « battant »...), et donc en prenant le contre-pied du consumérisme, de la performance, de la compétition, de cet homme dont les désirs sont comme un « tonneau des Danaïdes » (*Gorgias* de Platon).

Loin de « nos aspirations et de nos tensions au bonheur », cet autre mode d'être soi-même tout simplement heureux passe par un renoncement à la maîtrise de soi et de l'univers³ : renoncer à rendre raison de tout (de soi, des autres, de la nature), renoncer à tout expliquer, à vouloir tout contrôler ou dominer. Dans l'art de la flottaison, qui n'est

³ « Je suis maître de moi comme de l'univers » disait Cinna (in *Cinna* de Corneille). Marc-Aurèle (Stoïcisme impérial) nous engageait à cette « maîtrise de soi et du monde » : « Sois comme un promontoire contre lequel les flots viennent sans cesse se briser. » (*Pensées pour moi-même*). Il s'agit donc de se rendre parfaitement *maître* de ses émotions, de ses passions et de ses représentations (opinions et jugements). Cette maîtrise est la condition du bonheur.

pas le flottement, le philosophe François Jullien nous permet d'envisager autrement notre incarnation : il nous exhorte à vivre en flottant, c'est-à-dire à nous rendre disponibles aux surprises de l'existence, capables de recevoir et de donner. Chacun de nous, à sa façon, peut « flotter », chers élèves, « se renouveler au gré de l'incitation du monde », s'ouvrir à la rencontre, à l'imprévu comme à l'imprévisible. En ce sens, la vie ne va « nulle part », mais est un courant dans lequel il importe seulement de se glisser sans résister ni vouloir lui assigner un but, une finalité, une visée ou un objectif, chers élèves. L'important n'est donc pas de trouver une voie qui mènerait l'Homme à la vérité (Platon, *République*), au Souverain bien (Aristote, *Ethique à Nicomaque*), mais d'« être en phase » avec le cours des choses, de continuer à nourrir ainsi son « capital de vie ».

Philosophe et sinologue, François Jullien (né en 1951) poursuit, depuis une vingtaine d'années, une tâche profondément originale. En faisant saillir les singularités de la pensée chinoise, il éclaire en retour les particularités généralement inaperçues de l'Occident. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages renouvelant notre regard sur la Chine et sur nous-mêmes, il clôt avec l'étude qui paraît aujourd'hui un cycle de quatre livres consacrés à l'activité de vivre. *Nourrir sa vie* prend pour titre et pour thème une expression chinoise dépourvue d'équivalent sur le versant grec et européen.

François Jullien est ainsi conduit à dresser le tableau d'une sagesse « à l'écart du bonheur » (sous-titre du livre), cherchant à se déprendre de ce qui encombre la vie afin de parvenir à l'intensifier en l'épurant. Il résume ici les principaux acquis de cette nouvelle étape de son parcours.

Si Aristote considère la connaissance comme le bien suprême, le « Souverain bien », à la même époque, le taoïste Zhuangzi (Tchouang-Tseu) soutient au contraire qu'il vaut mieux renoncer à connaître. Du côté grec, la connaissance est ce qui légitime la vie humaine. Aristote reconnaît bien que les hommes ont une « âme nutritive », comme les plantes et les animaux. Mais la spécificité humaine réside pour lui dans l'esprit, qui se nourrit de la vérité.

Sur le versant chinois, au contraire, si cet intérêt pour la connaissance est aperçu, on s'en détourne souvent comme d'un danger.

Zhuangzi déclare que l'activité de connaissance est épuisante parce qu'elle est sans fin. Elle risque donc de nuire à la vitalité. Ainsi, la pensée chinoise n'a

pas fait cette fixation sur la connaissance et la vérité qui a tant marqué notre pensée. Le courant taoïste, notamment, a plutôt pensé la vie comme un « capital à entretenir » : « nourrir sa vie », c'est apprendre à déployer et préserver la capacité de vie dont je suis investi et la porter à son plein régime. C'est la notion de finalité qui fait ici différence. Sur le versant grec, en effet, la vie est censée tendre vers ce qui, à son stade ultime, est le bonheur. Celui-ci est la fin suprême. Or on se désintéresse, côté chinois, de la finalité. Le sage vit dans le tao « comme un poisson dans l'eau » : il ne tend vers rien, évolue librement, au gré. Sa vie consiste à « flotter » : il demeure toujours en mouvement, comme y porte l'alternance respiratoire, mais sans direction projetée ; il est sans destination et même sans aspiration.



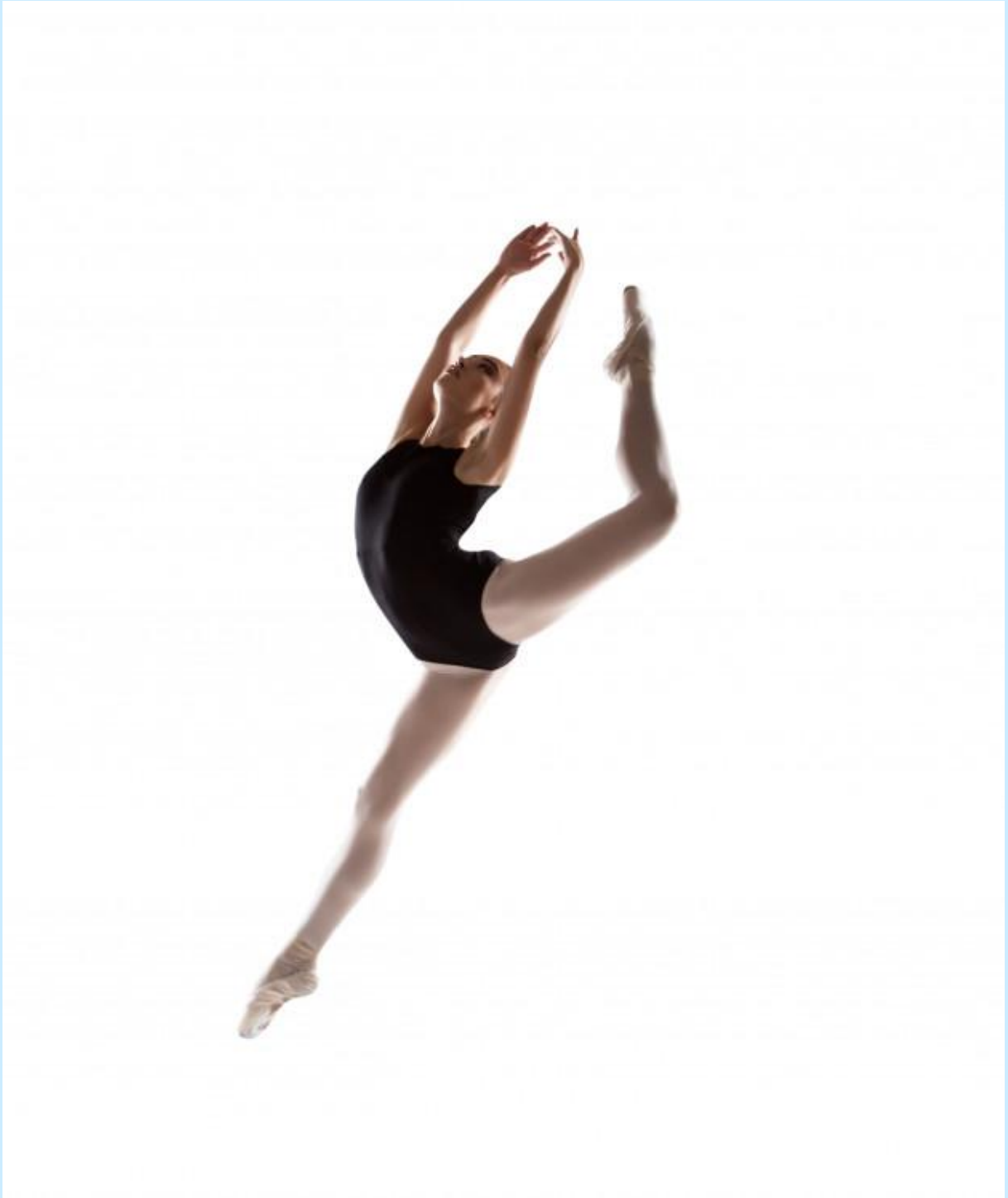
à l'écart du bonheur ... ?

La tradition occidentale se fonde depuis des siècles sur des oppositions qu'elle tient pour acquises : celles du corps et de l'esprit, du matériel et du spirituel. Ces clivages sont à la source de certitudes dont nul n' imagine contester la pertinence : l'excellence de la vie humaine réside dans l'activité de pensée, chacun aspire au bonheur comme à son but ultime.

Fidèle à son souci d'interroger l'Occident depuis la Chine, François Jullien entreprend de déstabiliser ces certitudes européennes. Il puise chez Zhuangzi de nombreux motifs susceptibles de semer l'inquiétude dans nos schémas les plus

anciens : où l'on découvre que la pensée chinoise s'est désintéressée de l'idée du bonheur comme elle a refusé de développer celle de finalité. Le sage est sans histoire, il se déprend des encombrements de la vie. Nul idéal héroïque dans le fait de bien vivre, mais plutôt une capacité à flotter « comme un poisson dans l'eau ».

Cette réflexion subtile sur l'alternative chinoise au bonheur, aussi éloignée de la révolte que de l'espoir, égratigne au passage la fascination suspecte de notre époque pour les recyclages de l'« Orient » opérés par les marchands de « développement personnel ».



Fissurer les concepts...

La modernité n'est plus à la mode. Soit on considère qu'elle est dépassée (le post-moderne y dénonce un reliquat des Lumières). Soit on considère qu'elle n'est toujours qu'objet d'invocation facile, mais ne saurait tenir ses promesses. Soit on considère au contraire qu'il faut être, non plus « résolument », mais « modérément » moderne : on y dénonce alors les dégâts d'un forçage idéologique n'aboutissant qu'à une impasse historique, chers élèves.

Et si nous faisons le pari de croire qu'il est une modernité, non pas relative ou de tout temps invoquée, celle revendiquée par des « modernes » contre des « anciens », ou par Galilée contre Aristote, mais qui constitue un événement singulier : quand l'Europe remet en question ses adéquations, et s'oriente vers la décoïncidence comme vers un nouvel émergent, réinventant ainsi d'autres manières d'être « soi-même » heureux avec les autres, dans l'idée d'un progrès.

Et si nous débordions, abandonnions les contours d'un monde clos, en désamorçant le danger pour le pouvoir souverain de l'esprit ?

Quelque chose s'est fissuré dans notre système de penser et de vivre : une interrogation s'est fait jour qui, de plus en plus audacieusement, chers élèves, lézarde le grand monument de la coïncidence (celle de la chose à la raison, dont on a fait la définition même de la vérité, celle de l'agréable à l'utile, dont on a fait la définition du bonheur). Nous prenons pour vrai ce qui répond à

notre volonté de puissance, à nos exigences vitales, et nous prenons alors notre bonheur pour notre bien-être immédiat. Nous voulons du confort, des accoutumances, du sommeil de l'esprit..., des choses auxquelles nous conformer, et où nous puissions bien être en sécurité, bien protégés des contingences, des complexités, de l'inconnu... Nous demeurons ainsi des « esclaves volontaires » résistant à cette audace de vivre et de penser.

Mais pourtant Pascal nous le disait : « Cela n'est pas volontaire. Vous êtes embarqués. » L'audace du pari suppose un saut dans l'inconnu qui ne dépend pas que de nous mais d'un appel au plus profond de nous. Il nous précède. Et sa précédence est une préséance contre laquelle toutes nos technologies ne peuvent rien, elles qui veulent tout comprendre, maîtriser, même la mort...

Mais si nous vivions dans un monde sans inconnu, où serait l'imprévu, chers élèves ? Que deviendrait la rencontre ? Serait-elle réduite à l'annonce d'un horoscope ? Et si nous faisons place ? Si nous laissons l'espace à cette présence plus profonde que toutes nos paroles ?

Mais comment, me direz-vous ? Peut-être par le jeu qui éveille à l'imaginaire, à la créativité : un *gai savoir* ? Mais en quoi ? Parce qu'il nous déleste des fondements, des principes, des normes... Parce qu'il défait toute pensée d'un support ou d'un garant : d'un mode ultime, universel et normé de fonctionnements, de performances, de rendements...

Le jeu vient dénoncer nos rassurantes et permanentes légalités, nos fausses murailles. Le jeu s'inscrit dans une trajectoire où l'autre du bonheur convenu devient possible : un bonheur original où l'homme serait capable de trouver

en elle cette force de dessiner sa trajectoire singulière, où il puiserait en lui-même l'art de flotter comme un art de jouer.

« Nous ne croyons plus que la vérité reste vérité sans ses voiles. Nous avons trop vécu pour cela. » *Gai Savoir* (Préface). Ce jeu est le « jeu du monde », *Weltspiel*, l'a nommé Nietzsche, tel qu'il « mêle » en lui « l'être et l'apparaître » (*mischt Sein und Schein*). Ce jeu n'est pas second mais premier. Il n'est pas le jeu secondaire d'un monde sublunaire, lacunaire, où, par défaut d'être, se mêle du hasard qui le fait défaillir de la parfaite régularité de la marche des astres. Mais il est un jeu divin qui se joue « par-delà bien et mal », en amont des oppositions par lesquelles on croit pouvoir dissocier ce qui se laisse ainsi établir et raidir en « réalité ». Ce jeu est sans « en soi », il défait l'adéquation de l'en soi et son usage, déjoue donc la grande fonctionnalité de la Nature et, comme tel, est proprement « l'inutile », en même temps que, tel le jeu de l'enfant Dionysos, ce qu'il y a de plus libre, de plus joyeux et de plus innocent.

« Le monde est un enfant qui joue. Royauté d'un enfant. » Héraclite

Royauté et félicité de l'Enfant qui flotte à l'écart du bonheur. C'est de ce jeu originaire que la décoïncidence dit elle-même la condition de possibilité : en défaisant l'adéquation-adaptation dont se prévaut la coïncidence, c'est-à-dire en y soupçonnant toujours du fortuit et de l'adapté, la décoïncidence laisse reparaître, de sous elle, cet amont sans fondement du jeu. Par là elle s'ouvre des possibles inouïs, restaure les conditions d'une liberté qui ne s'est pas encore laissé identifier. Elle rend possible la réinvention du bonheur, à rebours de toutes les exploitations, de toutes les marchandisations du bonheur.

Être heureux...c'est flotter : jouer avec les éléments et faire de son corps une révolution poétique, une nouvelle intelligence qui requiert « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui »... qui laisse place à l'allusion et se déleste des sens établis. En place de l'Être, Mallarmé aime à débiter par le rien. Le « rien » des bulles : « Rien, cette écume, vierge vers » ; ou de la pensée : « Rien au réveil que vous n'ayez... » En place de la Nature, Mallarmé nomme « fond d'un naufrage » ou « désastre » (« chu d'un désastre obscur ») cette décoïncidence originaire. Celle-ci défait la syntaxe en disjoignant la phrase, en l'affranchissant des articulations réglées de la grammaire, ou des coupes ordonnées du vers, pour la dérouler en un continu hiatus, de rejet en rejet.

Il ne s'agit pas de licence poétique, càd d'une tolérance occasionnelle vis-à-vis des obligations de la langue, mais de ce que le « sens » n'a plus d'assise ; et au lieu de se « saturer », ne cesse de se « raturer ». L'image poétique ne cherche plus à mettre en valeur une adéquation des choses pour mieux la fixer dans l'esprit et en faire appréhender le sens ; mais elle aussi est décoïncidence en suscitant, par effraction, un éclair de conscience.

Melle Raviolo



Les carnets de Télémaque

Un film :

Se souvenir des belles choses de Zabou Breitman

Claire Poussin présente des troubles de la mémoire et de l'élocution. Sa sœur, qui l'emmène consulter le docteur Christian Licht, un psychiatre, est inquiète. Claire pourrait être atteinte de la même maladie que sa mère : un Alzheimer, mais très précoce. Dans l'établissement de soins, Claire rencontre Philippe, devenu amnésique après un accident de voiture qui a coûté la vie à sa femme et à son enfant. Leurs regards se croisent. Ces deux êtres à la dérive tombent amoureux. Licht, au courant de cette idylle naissante et de la lucidité toujours déclinante de Claire, les pousse à emménager ensemble avant qu'il ne soit trop tard. Lentement, Philippe voit Claire se perdre dans les méandres de sa mémoire...



Un documentaire :

Les pépites de Xavier De Lauzanne

Aujourd'hui, ils ont 25 ans et finissent leurs études ou commencent à travailler. Tous, lorsqu'ils étaient enfants, devaient fouiller, pour survivre, dans la décharge « à ciel ouvert » de Phnom Penh, au Cambodge. C'est là que Christian et Marie-France des Pallières, un couple de jeunes retraités français, les rencontrent, il y a plus de vingt ans. Ils décident alors de se battre sans limite pour sortir ces enfants de cet enfer. À ce jour, ils ont permis à près de 10 000 enfants d'accéder à l'éducation pour se construire un avenir.

Les Pépites, c'est l'histoire d'un couple qui s'engage pour sauver des enfants. C'est aussi l'histoire des enfants pris en charge par ce couple. Ce n'est pas un reportage. Je raconte tout simplement une histoire en utilisant un langage sensoriel et chaque spectateur en tire sa propre réflexion.

ALBERT et BONNE POCHE
PRÉSENTENT

Nous avons tous un rêve à réaliser

UN FILM DE XAVIER DE LAUZANNE

Les pépites



Un roman :

Ira Levin, *Un bonheur insoutenable*



Levin est un des maîtres du fantastique d'horreur avec *Rosemary's Baby*, mais il fut aussi l'un des premiers auteurs à fantasmer sur le clonage avec *Ces garçons qui venaient du Brésil*, sans oublier *Les Femmes de Stepford*, variation sur le thème de la robotisation des esprits et des corps qui s'annonçait avec *Un bonheur insoutenable*. Ce texte prend place dans la tradition de la dystopie, ou anti-utopie, comme *Le meilleur des mondes* (1932) ou *1984* (1948). Il s'agit cependant d'un récit original, qu'on peut relire trente ans après sa première publication sans sourire des naïvetés qu'il comporte par endroits.

Tout se passe dans un futur non précisé, les dates données ne signifiant rien pour nous. La « civilisation » a colonisé Mars et au-delà. Le calendrier de la semaine comporte un « marxdi », et on porte un « numéro » en bracelet, qui est aussi un lecteur de code permettant en particulier de pénétrer dans les endroits autorisés. L'ordinateur central (Uniord) est censé diriger le monde et les hommes. Pour éviter toute agressivité, chaque individu est médicalisé, classifié, « moutonnisé ». Le héros présente un léger défaut physique : ses deux yeux ont des couleurs différentes. Il a aussi un grand-père qui a aidé à construire Uniord, qu'il a fait visiter à notre héros. On assiste à son enfance où il se révèle un peu différent, à son « éveil » qui le voit conforté dans sa rébellion, puis à sa fuite avec son amour vers la liberté – qui s'avère bien éloignée de ce qu'il rêvait. Il retourne alors détruire Uniord : de nombreuses péripéties, du suspense, des scènes d'action...

Une originalité du récit tient au fait que les gardiens d'Uniord attendent ce type d'attaque afin de faire évoluer l'ordinateur grâce à l'apport des « rebelles ». Ce roman fut écrit à une époque où l'on s'interrogeait, avec Marcuse, pour savoir si le « système » était mis en péril par les rebelles, ou s'il se nourrissait de leur dynamisme pour se maintenir et prospérer. Une réponse est donnée ici. Et combien de jeunes et doux hippies d'alors sont devenus des *tycoons* des médias, de la banque ou de telle multinationale ? Cette variation sur *Le meilleur des mondes* est une bonne actualisation du problème, dans le contexte des années 1970. Mais il peut aussi nous interroger aujourd'hui.

Relire *Les Rêveries du Promeneur solitaire* :

Quand le soir approchait je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image : mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui sans aucun concours actif de mon âme ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans effort. S'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs

au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier. De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix, qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire et en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes, agités de passions continuelles, connaissent peu cet état, et ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instant n'en conservent qu'une idée obscure et confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Réveries du Promeneur solitaire*

CONSEILS DES TERMINALES

Philippe DELERM, *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*

L'auteur évoque ici tour à tour, sous forme de petites séquences, la satisfaction immense qu'il tire tantôt de petits gestes insignifiants, tantôt d'une bienheureuse absence de gestes. Toutes les saisons sont évoquées dans ce petit ouvrage délicieux qui s'apparente presque à un manuel du bonheur à l'usage des gens trop pressés. Les plaisirs de la table y ont une place privilégiée et, tout comme les plaisirs d'un autre ordre, font ressurgir avec humour et nostalgie l'univers de l'enfance, chez le narrateur comme chez le lecteur, rendus complices par la merveilleuse banalité des situations décrites. Grâce à ce traité de vie simple, P. Delerm nous rappelle que prendre le temps, socialement ou à part soi, n'est pas une perte de temps. S'ouvrant sur la description d'une joie, elles s'achèvent avec gravité sur une sensation douloureuse, comme pour nous rappeler que le bonheur, s'il n'est pas rare, est précieux.

Abbas Kiarostami, *Le goût de la cerise* (1997). Palme d'or à Cannes

Un homme désespéré d'une quarantaine d'années au volant d'une 4x4 se met en quête de quelqu'un qui accepterait, contre rémunération, de l'enterrer après qu'il se sera suicidé. Dans la banlieue de Téhéran, il rencontre une série de personnages, dont un soldat, un séminariste et un taxidermiste du Musée d'histoire naturelle. Chacun monte dans la voiture et réagit à sa proposition de manière différente, donnant lieu à des dialogues aux contours sous-jacents poétiques ou philosophiques.

Tout en développant une grammaire cinématographique inédite, Kiarostami filme la fin du jour à la fois comme une dépression chronique et une épiphanie renouvelée. Il rend la question du suicide légitime et au terme des confrontations de points de vue, se détache de son personnage pour revenir, dans un épilogue inattendu, à un hommage au brouillon, à la tentative. Dans le vert paradis d'une image vidéo tremblée, apparaît le cinéaste et son équipe en repérage, flash-back dans le processus de création, seule séquence accompagnée d'une musique additionnelle. C'est par le souffle de Louis Armstrong que le maître iranien nous confie sa position : ça vaut la peine d'essayer.



Prochain numéro de Télémaque (en février 2022)

L'enfance